

« Printemps Arabe »

L'Histoire n'est pas linéaire mais complexe ; à la fois multiple et continue. L'Histoire se superpose et s'entrecroise à travers des filiations temporelles et territoriales. On ne peut parler d'un événement, d'un fait, sans le rapprocher de plusieurs autres, passés ou présents, qui l'éclairent. Transmettre l'Histoire, cela reviendrait à transmettre toutes les histoires. Transmettre l'histoire de ceux dont les efforts donnent des institutions à la révolution ; transmettre l'histoire de ceux qui les ont broyé parce qu'ils exerçaient leur esprit critique ; et tout le reste. Raconter ne doit pas isoler le sujet mais doit l'ouvrir. Il s'agit de lier différents lieux, paroles et actes, des silences et des odeurs, à des temps qui n'en finissent pas eux-aussi de se chevaucher.

Depuis fin 2010, les médias publient textes et images relayant le « Printemps Arabe ». Les événements ont rapidement capté mon attention. Je voyais en ces révolutions quelque chose d'incroyablement audacieux ; un pari fou, risqué, démesuré, auquel je ne voulais pas m'empêcher de croire sincèrement. Un temps pour démolir des régimes, et un temps pour essayer ensemble d'en construire d'autres, autrement. La foule s'est naturellement dirigée vers la rue comme lieu de mutation. C'est là où quelque chose arrive, où ça se passe, où les idées naissent et se propagent. La rue comme point de départ à la parole libre, exutoire de félicité comme de colère. La déambulation de ce peuple en son lieu me suggérait comme un voyage vers lui-même. Seul le peuple se pense et seul il prend forme, il marche vers un but vaporeux, évanescent ; peut-être se perdra-t-il. Ici et maintenant personne ne lui donne sa forme ni son élan. Le contexte général dans lequel les révoltes baignaient, associé à l'ampleur croissante du phénomène, ont poussé leurs acteurs à se diriger avec évidence vers un autre lieu d'échange. Bien que virtuel, le Web s'est trouvé être pour la première fois la plate-forme centrale de messages vifs et d'espoirs intimes. Un vaste réseau en dehors des médias officiels les ont diffusé à l'intérieur et à l'extérieur de leurs frontières. Certains

de ces supports alternatifs communiquèrent une nouvelle forme d'expression en réussissant à sortir de cette intimité sans la perdre. Transmettre l'histoire de la destruction et de la survivance, transmettre simplement la conscience que tous ces efforts ont tissé des vies et la possibilité de savoir aujourd'hui que vivre suppose aussi de maintenir un idéal. Le « Printemps Arabe » me raconte avec ferveur le deuil impossible d'une certaine conception de l'humanité libre.

De la France où nous étions tous étrangers au « Printemps Arabe », j'ai tenté de suivre ces événements à mon échelle, en évitant les discours de surface. Énormément de textes et d'images ont été produit pour tenter de nous raconter, expliquer ou démontrer ce qui se passait là-bas. Comme souvent lors d'événements exceptionnels, une course se déclenche, celle bavarde et saturée des médias. Force était de constater la façon dont la plupart d'entre eux fragmentèrent ces révoltes en raccourcis, sorte de citations agencées selon un certain langage. Relayer l'information consiste à filtrer le monde en isolant des faits. Les journaux éclatent le monde afin de le résumer en un minimum de signes, n'ayant seuls jamais valeur de mémoire. Tout en acceptant la légitimité de ces représentations, je tournais en rond en me demandant si quelque chose d'autre était possible. Je ne suis pas sûre que l'écriture puisse faire comprendre à distance l'Histoire entrain de se faire avec le plus de justesse possible. Expliquer le réel n'a pas forcément de réalité. L'écriture de l'Histoire doit porter des traces qui ne se donnent pas l'immédiateté des méthodes ni l'accréditation des sources. L'écriture doit jouer des non-dits comme des mythes, ne serait-ce que pour faire l'histoire de ceux qui ne laissent pas de traces d'archives mais dont la présence est indispensable à la marche de la cité. Comment enregistrer ce qui se passe autour de nous, lorsque certaines choses ne sont ni visibles, ni palpables, ni strictement définissables mais tacites et silencieuses – un bourdonnement sourd en second plan. Éteindre l'écran, supprimer les mots des journaux. Faire une actualité blanche d'un écran noir. Laisser faire la rue, sorte de délégation à l'environnement pour dresser le portrait de sa propre représentation. Simple-ment être là et y rester. Inspirer longuement.